

GRANDS ENTRETIENS

Par Franck COLLARD** et Marc CHARBONNIER***

« LE ROCHER DE SÜSTEN ». MÉMOIRES, 1942-1982¹. GRAND ENTRETIEN AVEC JEAN-NOËL JEANNENEY*

Historien de la politique et des médias, professeur des universités, président de Radio France, président de la Bibliothèque nationale de France, maître d'œuvre de la Mission du Bicentenaire de la Révolution française, à la tête, notamment, du Conseil scientifique des « Rendez-vous de l'histoire » de Blois, membre de deux gouvernements sous la présidence de François Mitterrand, président du jury du livre d'Histoire du Sénat, producteur depuis 1999, chaque samedi sur France Culture, de l'émission « Concordance des temps », Jean-Noël Jeanneney est à la confluence du monde de la culture, de la recherche, de l'enseignement et des médias. « Historiens & Géographes » l'a rencontré chez lui, à Paris, le 2 juillet dernier, pour un entretien passionnant, qui témoigne d'un engagement constant pour l'Histoire au cœur de la Cité.

Franck COLLARD et Marc CHARBONNIER pour HISTORIENS & GÉOGRAPHES (H. et G.) : Nous souhaiterions commencer cet entretien avec le mémorialiste que vous êtes. Quand avez-vous commencé à rédiger ces mémoires, et à partir de quels documents ? Et combien de temps vous a été nécessaire pour couvrir quarante années de distance (1942-1982) ?

Jean-Noël JEANNENEY (J.-N.J.) : J'y ai consacré deux ans à peu près, à partir de mes archives personnelles. En fait, depuis très longtemps, et déjà lors de mon adolescence, j'ai eu le goût de consigner ce que je voyais dans des carnets. Sans doute parce que j'ai aimé tôt consulter beaucoup de journaux qui ont été publiés, avant même que j'en fasse mon miel pour des travaux historiques. J'ajoute que j'avais le privilège de pouvoir, là où je me trouvais, observer, donc consigner des événements intéressants que j'aurais craint de laisser filer comme du sable entre mes doigts. Au surplus j'ai constaté bientôt que cet exercice permet, au fil des jours, de mettre en perspective ce qui survient et parfois ce que l'on a décidé de faire, pour réagir. Dès les années soixante, du fait des responsabilités politiques de mon père, Jean-Marcel Jeanneney, comme de la confiance qu'il me faisait, j'ai été, un témoin quelque peu privilégié. Ensuite, j'ai continué d'ouvrir l'œil ! Je me trouve ainsi devant un vaste matériau

qui me permet de rapporter les impressions que j'éprouvais alors, sans tricher, sans céder au risque de les altérer après coup, même de bonne foi, à partir de la connaissance de ce qui est survenu ensuite.

Écrire un journal constitue aussi une bonne pratique intellectuelle. J'ai toujours rédigé le mien au fil de la plume en ne le relisant guère et sans l'imaginer publié tel quel. C'est à partir de ma soutenance de thèse, en 1975, que j'ai décidé de tenir, non plus, comme auparavant, des cahiers par intermittence mais un *diary* constant : pas forcément tous les soirs ou tous les matins, – contrainte trop forte –, mais en tout cas en fin de semaine ou au hasard du temps libre. Pour l'essentiel, peu d'émotions consignées, de l'extraversion, un miroir devant les gens et les choses. C'est ainsi que j'ai pu raconter avec précision, par exemple, à plusieurs décennies de distance, le retour de De Gaulle au pouvoir en 1958 comme je l'ai ressenti au lycée, le Concile de Vatican II (où je fus, en 1965, un observateur de lignée partiellement protestante, mécréant mais attentif), « mon » Mai-68 à Paris, une visite mémorable à Colombey en décembre 1969, un voyage d'un an autour du monde, l'accession de François Mitterrand à la présidence de la République en 1981, telle que vue de mon voisinage rue de Bièvre, etc... De surcroît, quand je redécouvre ces notes, quarante ou cinquante ans après, je

* Ancien ministre, professeur émérite des universités à l'Institut d'études politiques de Paris, historien et homme de médias. Auteur d'une œuvre prolifique, il exerce de nombreuses responsabilités publiques dans le monde de la culture et des médias.

** Président national de l'APHG. Professeur en histoire médiévale à l'Université de Paris Nanterre.

*** Secrétaire général de l'APHG et rédacteur en chef de la revue *Historiens & Géographes*. Professeur au Lycée Emmanuel-Mounier de Châtenay-Malabry.

¹ Ouvrage publié aux éditions du Seuil en août 2020, 425 p.

me dis qu'il est instructif, pour un historien, d'observer après coup le travail de la mémoire, fidèle ou déformante : j'y trouve à la fois des choses que je me rappelais très précisément, d'autres que j'avais complètement oubliées, d'autres enfin que mon souvenir avait déformées.

J'ai considéré que c'était le bon moment pour écrire, à la fois parce que nombre de contemporains sont encore en vie et aussi parce que j'avais le goût de transmettre ces témoignages à la génération de mes fils. Le titre de mon livre lui-même – *Le Rocher de Süsten* – vient d'un instant, un soir d'août 1960, où j'échappai de peu à la mort avec des camarades de voyage, sur une route de montagne, en Suisse, quand une voiture fut écrasée par un glissement de terrain quelques mètres devant notre 2 CV. Ce soir-là s'incarna violemment pour moi la rencontre de la contingence avec les forces profondes qui sont toujours au travail : rencontre qui est au cœur de toute réflexion historique. J'ai voulu tenter de restituer, pour chaque moment de vie, l'efflorescence de tous les possibles qui ont disparu – sauf un seul, bien sûr. Nous savons, nous autres historiens, combien l'illusion rétrospective nous menace : c'est arrivé, donc cela ne pouvait pas ne pas arriver ! Cela conduit aussi tout droit à un genre que j'affectionne, l'chronique, et à des réflexions sur la liberté, sa grandeur et ses limites.

H. et G. : Vous avez eu la volonté de fabriquer un document historique pour les décennies à venir... Il y a aussi, tout au long de ce livre passionnant, des portraits ciselés et particulièrement savoureux. On y rencontre notamment des grands personnages qui ont leurs petites faiblesses, et aussi la grande Histoire avec votre regard décalé quoiqu'au cœur des événements.

J.-N.J. : J'ai aimé en effet à dessiner les profils de ceux que j'ai croisés. De Malraux à Saint-John Perse, d'Edgar Faure à Kerenski, de Jean Guilton à Mitterrand - avec de Gaulle, bien sûr, dans sa noble retraite, et bien d'autres. « Ciselés » ? J'attache du prix, oui, à la forme. L'un des charmes du service de Clio, les lecteurs d'*Historiens & Géographes* le savent bien, c'est qu'il s'agit d'une discipline où l'on continue – contrairement à d'autres sciences sociales – à valoriser la manière d'écrire. Chaque fois que nous tenons une plume ou que nous sommes devant un micro, il nous revient de n'être pas infidèle à cet impératif : manière de contribuer à la perpétuation de la richesse de la langue française. Je constate avec plaisir que les nouvelles générations d'historiennes et d'historiens, souvent si brillantes, semblent bien continuer d'en être persuadés.

H. et G. : Dans votre livre, vous revenez sur votre vocation d'historien. Vous n'imaginiez pas, pour vous-même, des recherches, une thèse de troisième cycle et une thèse d'Etat (soutenue à trente-trois ans seulement) qui ne soient pas contemporaines ?

J.-N.J. : Une pléiade de bons maîtres m'ont initié, naturellement, à l'ensemble des périodes, que ce soit à la Sorbonne – je rends hommage à ceux que j'ai admirés, tels Paul Lemerle, dont les cours sur Byzance m'ont marqué – ou à l'École normale qui nous donna, rue d'Ulm, je lui en rends grâce dans ces pages, une si belle liberté. L'Antiquité m'a toujours attiré : elle trouve tellement d'échos aujourd'hui ! J'ai réalisé à l'époque, figurez-vous, un mémoire dit « secondaire » sur l'or des Daces, sous la direction de William Seston. Mais je n'ai jamais pensé que si je faisais de l'Histoire, ce serait sur une période autre que contemporaine. Je m'en assurai en rédigeant mon premier travail sérieux, dirigé par Pierre Renouvin – sur la correspondance des combattants de 14-18 d'après les commissions du Contrôle postal. Les événements dans lesquels j'ai été plongé très tôt ont compté aussi, je pense, tout comme le renouveau de l'histoire politique, car quoi de plus motivant ? J'ai peu hésité sur cette vocation. Ce fut ma pente naturelle.

Ma première thèse fut consacrée au *Journal politique* (déjà !) de Jules Jeanneney, mon grand-père, président du Sénat, un texte qui allait de 1939 à 1942 et qui a apporté, je crois, quelques éclairages neufs sur cette période dramatique. Après cet hommage dynastique, je fus libre d'élargir le compas. Nous avons été quelques-uns à ouvrir de nouvelles perspectives sous la houlette du très fécond et très libéral René Rémond. Ce me fut encore une chance : qu'il fût là. Il eut le goût et l'intuition de constituer autour de lui un groupe de jeunes gens dont il ne craignait pas qu'ils eussent du talent.

H. et G. : Concernant votre métier d'enseignant à l'université de Nanterre, à partir de 1969 et durant sept années, est-ce que vous êtes venu avec des conceptions pédagogiques très arrêtées ou est-ce que vous estimez que vous avez appris à enseigner par la pratique ?

J.-N.J. : Des conceptions pédagogiques ? Je ne sais pas. L'acquis des nombreux exercices pratiqués dans les années antérieures, sûrement. Et l'envie de prouver le mouvement en marchant. J'ai tout de suite aimé enseigner. Mes premiers étudiants, dans les travaux dirigés, étaient à peine plus jeunes que moi : rien de plus tonique. Définir des concepts, établir des enchaînements, raconter des histoires, renvoyer au présent... Je me sentais déjà un certain rôle civique, parmi les turbulences à la fois dérangement et stimulantes du Nanterre de l'époque. Replacer dans la durée les multiples nouvelles qui nous bombardaient, déjà, d'instant en instant... J'ai aussi assuré pendant quatre ans un enseignement pour l'AES (*Administration Economique et Sociale, NDLR*) qui a été lancé alors, en collaboration bienvenue avec des collègues d'autres disciplines : c'était enrichissant.

A Sciences Po, ensuite, où j'avais déjà animé des « conférences » depuis 1968, et où je fus élu dans une chaire de professeur en 1977, j'ai bénéficié d'une magnifique liberté.

Contrairement à Nanterre, je n'y parlais pas principalement à des étudiants qui auraient choisi de faire de l'Histoire leur métier, mais à des élèves à qui il s'agissait de prouver qu'elle était bien une « maîtresse de vie », *magistra vitae*, parce qu'elle apportait la profondeur de champ. J'y ai fait connaître les tours et les détours de la vie publique depuis la Révolution, de la construction de l'Europe, de l'histoire des médias... Le dernier cours que j'ai assuré fut consacré aux cultures politiques. J'ai dirigé une quinzaine de thèses et de nombreux mémoires. Nous avons aussi beaucoup développé la recherche, au cœur d'un « Cycle d'histoire du XX^e siècle » qu'avait fondé Raoul Girardet et que j'ai dirigé ensuite, avant que Pierre Milza me succède. Nous avons construit un petit groupe très uni, en dépit des différences de tempéraments, selon une entente qui excluait toute chamaillerie dégradante : Serge Berstein, Michel Winock, Jean-Pierre Azéma, Alain-Gérard Slama, d'autres encore... J'ai constitué, de mon côté, un pôle de recherche consacré à l'histoire de l'audiovisuel, qui était alors un domaine d'études très peu exploré. Lorsque Pierre Nora et Jacques Le Goff, peu auparavant, avaient inventorié les « nouveaux objets de l'Histoire »², ils avaient confié le cinéma à Marc Ferro mais ignoré la télévision et radio. Grave lacune ! Les médias audiovisuels nous intéressent pourtant beaucoup, sous plusieurs angles : dans leur fonctionnement, en microcosme (au sens propre) de la société entière, comme reflet des événements et des sensibilités, comme influençant les esprits et les comportements, comme forme d'art parfois, comme source enfin, qui offre des archives désormais indispensables. J'en ai tiré des ouvrages ; en 1981, avec Monique Sauvage, alors chercheuse à l'INA, un livre sur les magazines de grand reportage intitulé (ce fut presque un manifeste) *Télévision nouvelle mémoire*, en 2000, *L'Echo du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, (bâti exclusivement avec d'anciens fidèles de mon séminaire) et aussi *Une histoire des médias des origines à nos jours*, aujourd'hui en livre de poche régulièrement mis à jour. Plusieurs de mes étudiants ont ensuite irrigué ce champ de recherches qui a heureusement proliféré ; d'autres ont fait leur profession dans ce monde, qu'ils ont enrichi de leur compétence sur le passé. Mon séminaire sur les médias a continué à fonctionner jusqu'à mon départ de Sciences Po, en 2011. En faisant adopter au Parlement la loi du 20 janvier 1992 sur le dépôt légal de l'audiovisuel, je me suis situé, comme vous voyez, dans une continuité. Pour servir à la fois, toujours, l'Histoire et le civisme.

H. et G. : Vous êtes l'homme de médias que tous nos lecteurs connaissent, notamment en vous écoutant le samedi matin à la radio...

J.-N.J. : Ah ! la radio... Il me faut vous dire que, d'emblée, je me suis interrogé sur les forces qui pesaient du dehors sur les décisions politiques. Ma thèse d'État, dirigée par René Rémond, qui était sous-titrée *l'Argent et le pouvoir* et consacrée à un fameux maître de forges, François de Wendel, s'attachait à analyser (dirai-je à débusquer ?) le pouvoir du patronat sous la Troisième République, entre la réalité et les mythes - ceux-ci devenant à leur tour ressorts des événements : un thème qui était généralement, jusqu'alors, abandonné aux pamphlétaires. Eh bien, l'influence des médias constituait pour moi une curiosité parallèle à celle-là. Et il est vrai que, du coup, j'ai eu tôt l'envie de m'en mêler directement, d'entrer dans le jeu. Dans cette aventure, il y eut aussi, une fois de plus, à l'origine, la part de la Fortune - saisie par les cheveux. Pierre Miquel, qui enseignait à Nanterre et conseillait le président de l'ORTF, m'offrit l'occasion de créer mon premier documentaire, en 1973. Il était consacré à Léon Blum. J'en ai fait une vingtaine d'autres depuis. Quant à la radio, pour y revenir, c'est vrai, j'éprouve pour elle une dilection particulière. L'apparence n'y avale jamais le contenu. La chance que j'ai eue de présider Radio France pendant plus de quatre ans, entre 1982 et 1986, a donc été pour moi un cadeau du ciel - ou plutôt de la République. J'ai pu notamment y rénover France Culture (en émettant la nuit), redresser France Inter, fonder un Festival à Montpellier et créer une trentaine de radios locales, avant que la droite victorieuse ne me remette sur le bord du fleuve : une matière pour mon deuxième tome en chantier. L'idée de *Concordances des temps* m'est venue alors, titre d'une quarantaine d'articles que j'ai donnés au journal *Le Monde*, à l'été 1987, dans la ligne de mes curiosités : les rebonds du passé au présent. C'est Laure Adler, bien plus tard, en 1999 (elle était alors directrice de France Culture), qui me lança le défi d'en faire une émission hebdomadaire. Je crus à une expérience brève... mais j'entame aujourd'hui ma 23^e saison, et mon plaisir est intact. En fait, j'aime à considérer tous les moyens de diffusion de l'Histoire : je ne les ai jamais vus comme une concurrence pour nos cours - un aiguillon pour la curiosité, bien plutôt : documentaires, pièces de théâtre, chansons mêmes (j'en ai écrit une quinzaine, mises en musique, dont l'une, consacrée à la girafe de 1827, a été interprétée, délicieusement, voici deux ans, par une centaine d'élèves des écoles de Sceaux et j'attends avec impatience qu'elles soient enregistrées). Avec Michel Winock, le fondateur, et aussi Jean Lacouture, Jean-Pierre Rioux, Philippe Joutard, Maurice Sartre et bien d'autres, j'ai pu participer, dans le même esprit, à l'aventure intellectuelle du magazine *L'Histoire* qui dure depuis quarante ans, grâce au talent de sa directrice Valérie Hannin et d'équipes renouvelées. Nous y sommes bien dans cette ligne : traiter des progrès histo-

² Jacques LE GOFF et Pierre NORA (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, Paris, Gallimard, Première parution en 1974, 3 vol.

riographiques (« l'Histoire-problèmes ») au profit d'un large public – qui se trouve, en France, par bonheur, spécialement abondant. Le même esprit règne à Blois, où nos chers *Rendez-vous de l'histoire* ont été créés en 1998 par Jack Lang et l'admirable Francis Chevrier. Je pense aussi à Pessac, où j'ai imaginé le Festival du film d'histoire avec Alain Rousset³. Ce sont, chaque fois, des aventures d'amitié, en solidarité avec les enseignants de notre discipline. Tout recul de l'Histoire dans la société, à l'école, est insupportable. Une occasion d'en débattre, bienvenue pour moi, me fut permise par la Mission du Bicentenaire de la Révolution française. J'ai retrouvé, à ce sujet, un entretien avec *Historiens & Géographes*⁴ que je vous avais donné, à l'époque, à la demande d'Hubert Tison : utile pour mon récit à venir.

H. et G. : Vous parliez de théâtre : pour vous, c'est une forme d'écriture historique ?

J.-N. J. : Évidemment ! Voilà bien une expérience sans pareille. L'auteur y libère l'imagination (pas besoin de note en bas de page, c'est reposant !) mais nourrie par le substrat d'une culture sédimentée. J'observe en passant que l'imagination n'est jamais absente, chez nous, même dans les ouvrages les plus savants... Ici, on accentue ! Ma pièce *L'un de nous deux* montre Blum et Mandel (interprétés par les excellents Emmanuel Dechartre et Christophe Barbier, selon une mise en scène de Jean-Claude Idée) dans leur prison allemande près du camp de Buchenwald, en juin 1944, au moment où leur sort balance devant la mort qui menace⁵. On a dépassé, pour mon bonheur et malgré le Covid, cent soixante-dix représentations, à Paris puis en *off* au Festival d'Avignon en juillet dernier et encore à Jarnac, au mois d'août. Une tournée dans les régions se prépare. C'est une impression rare que de voir un texte qu'on a rédigé seul devant son ordinateur vous échapper de la sorte, d'être assis au milieu du public, d'entendre ses réactions, de constater l'évolution de l'œuvre au fil des représentations. Je ne suis donc pas près d'arrêter ces escapades et j'ai publié d'autres pièces : *Le Panda*, une fable géopolitique autour d'un enlè-

vement au zoo de Beauval et *du soft power* chinois ou encore *L'Affaire Crochette*, inspirée par un scandale financier (Rochette...) sous la Troisième République. Et enfin *Ovide en exil*, qui vient de paraître, fruit du premier confinement. Toutes trois attendent qu'un théâtre s'en saisisse...

H. et G. : Avez-vous un message à délivrer à nos lecteurs et aux professeurs d'histoire et de géographie ?

J.-N. J. : Bigre ! Un message ! Deux propos qui m'importent, en tout cas. Je suis préoccupé comme vous tous par la restriction de l'accès aux archives publiques contemporaines. Vous vous en êtes faits l'écho sur le site de l'APHG et dans la revue. Dans les derniers temps, au Conseil d'État, au Parlement, au Conseil constitutionnel, des nouvelles bonnes et mauvaises se sont entrecroisées. Des collègues ont fait un *lobbying* utile et il faut les en remercier. J'ai déploré que la ministre de la Culture ait été absente au Palais-Bourbon quand on a débattu de l'article de la loi sur la Sécurité qui concernait, en marge par rapport au sujet du texte, cette grave question. C'est à suivre de près.

Un salut, enfin. J'ai été invité récemment par le collège Clemenceau, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, parce que je préside la Fondation du musée qui est consacré au Tigre. Ce collège accueille un grand nombre d'enfants d'immigrés. J'ai été touché par l'ardeur, l'implication de nos collègues présents, la professeure d'histoire, la principale. On m'a incité à expliquer aux élèves, dans l'héritage de Clemenceau, ce qu'est notre droit au blasphème - afin qu'il en soit parlé ensuite en classe. J'ai repensé à mon institutrice, de la rue Jean Bocq, à Grenoble. Elle s'appelait Renée Garnache, et elle portait haut les valeurs de l'enseignement républicain. Le collège Clemenceau m'est revenu à l'esprit lorsque nous avons appris l'assassinat d'un de nos collègues dans les conditions que nous savons : un crime qui nous a rappelé, s'il en était besoin, à la fois la noblesse de notre métier et le courage qu'il appelle, souvent. Nous rendrons hommage, lors des prochains *Rendez-vous de l'histoire* de Blois, à Samuel Paty.

³ La prochaine édition se déroulera du 15 au 22 novembre 2021 sur le thème : « Le XIX^e siècle, à toute vapeur ! ».

En ligne : <http://www.cinema-histoire-pessac.com/>

⁴ *Historiens & Géographes* n°327, mars-avril 1990, dossier « Révolution française et Economie ».

⁵ Le texte a été édité en octobre 2019 par la maison Portaparole, collection « l'Venticinque ».